



Le retour des évacués en gare de Strasbourg.
(Coll. L'Ami hebdo)

Des Tirailleurs marocains aux partisans russes

Joseph Harter¹

Joseph Harter est de la classe 1920.

« J'avais vingt ans en ce mois de mai 1940 et je m'attendais, à tout moment, à être appelé au service militaire. L'évacuation du village fut ordonnée le 24 mai et la population de Schirrhein dut quitter les lieux le jour même. C'est ainsi que j'ai accompagné ma famille dans son exode à Rothau. Mon séjour dans la vallée de la Bruche fut de courte durée. J'ai reçu en effet mon ordre de mobilisation le 11 juin 1940 et j'ai rejoint le 5^e régiment des Tirailleurs marocains à Bourgen-Bresse. Mais, suite à l'avance rapide des armées allemandes qui avaient envahi la France, notre caserne a été évacuée: notre régiment devait se replier sur Bordeaux pour un départ éventuel vers l'Afrique.

Ma « Campagne de France »

Malheureusement, les Allemands nous ont pris de vitesse. L'embarquement n'a pas pu

avoir lieu et nous sommes devenus prisonniers de guerre sans avoir tiré un seul coup de feu. Ma captivité a commencé par une marche de 30 kilomètres, puis j'ai passé successivement dans deux camps: dans le premier nous étions 30.000 prisonniers et dans le second 18.000. Je garde un souvenir douloureux du séjour dans ces camps: nous étions affamés, sans eau, sans nouvelles de nos familles, tristes de voir notre pays vaincu et occupé par l'ennemi.

Puis est venu le jour où les Alsaciens-Lorrains ont été libérés et renvoyés dans leurs foyers. C'est ainsi que je me suis retrouvé en liberté dans la Charente-Maritime, sans argent et toujours en uniforme français. J'étais accompagné d'Etienne S., un camarade de classe de Schirrhein, et d'un autre militaire, originaire de Marmoutier. Cette libération et ce renvoi en Alsace m'apparaissaient suspects et louches. Mais que faire? Nous n'avions pas d'habits civils, pas d'argent, nous ne savions pas

¹ Témoignage recueilli par René Schott (mai 2003). La version publiée ici a été très légèrement remaniée par rapport au texte original.



où nous adresser. Nous étions tellement démoralisés par la défaite et l'ennemi, avec des moyens considérables, était partout présent. C'est pourquoi nous n'avions qu'une idée en tête: retourner dans nos familles.

Retour au pays

Nous avons appris qu'un train, rapatriant des réfugiés alsaciens, allait entrer en gare à minuit quinze. C'était un train de marchandises. Quand nous avons voulu y monter, nous avons été accueillis par des protestations véhémentes lancées en alsacien par les voyageurs. Je leur ai demandé aussitôt: „Wo sin 'r her? (Vous êtes d'où?)

- *Vun Runtzenem* (de Rountzenheim), m'a-t-on répondu.

- Alors vous connaissez mon père! Il est originaire de votre village. Il s'appelle Harter Aloïs».

C'est ainsi que nous avons été acceptés dans ce train de réfugiés, bondé de femmes, d'enfants et de vieillards, et nous y avons passé le reste de la nuit, très à l'étroit.



La guerre-éclair vue par la propagande allemande: *Im Eilmarsch in den Zusammenbruch. Elsässische Frontsoldaten berichten...*, Colmar, 1940. (Coll. L'Ami hebdo)



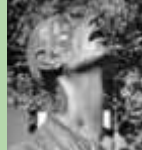
Le retour de prisonniers de guerre en Alsace annexée. Ici, place Kléber (devenue Karl-Roos Platz) à Strasbourg. (Coll. Archives municipales de Strasbourg)

A Beaune, il y a eu un contrôle effectué par les autorités allemandes. Comme nous étions toujours en uniformes français et pour éviter des interrogatoires et des retards, nous nous sommes cachés sous des matelas.

A la gare de Mulhouse, nous avons été réveillés par de grands cris : „*Aussteigen! Aussteigen!... Essen!... Trinken!...*“. Les réfugiés ont été accueillis par des discours de bienvenue diffusés par haut-parleurs. Mais à la vue de nos uniformes, un officier allemand, flanqué de deux sentinelles, a foncé sur nous en hurlant : „*Halt! Festnehmen!* (Halte! Arrêtez-les!)

- *Wir haben ja Gefangenen ausweise*“, lui ai-je répondu en allemand.

Nous avons, en effet, des certificats attestant notre qualité de prisonniers de guerre libérés et nous lui avons présenté les feuilles de démobilisation signées par un *Oberleutnant Ganther* du Camp de Surgères, en Charente-Maritime. Alors, il s'est excusé, puis il a ajouté : „*Zieht wenigstens Mütze und Koppel ab!*“ (« Enlevez du moins votre calot et votre ceinturon! »).



Sur ce, il nous a emmené dans un bureau où l'on nous a remis, à chacun, un laissez-passer et 50 marks pour le retour. Ensuite, nous avons pu nous restaurer avec les autres rapatriés.

A Strasbourg, E. et moi, nous avons pris le train qui nous a conduits jusqu'à Bischwiller et, de là, nous avons rejoint Schirrhein à pied. En m'accueillant à la maison, mon père m'a déclaré :

« Joseph, tu n'aurais pas dû rentrer, tu as fait une grande bêtise. Tu aurais dû rester en France. - Mais la guerre est finie, lui ai-je répondu. La vie civile reprend, je veux travailler et manger à ma faim ». Je pensais également à une jeune fille de Schirrhoffen, que je venais justement de rencontrer en gare de Bischwiller, et qui allait devenir mon épouse. Mais mon père avait raison, je l'ai compris plus tard, mais c'était trop tard. Mon frère avait fait meilleur choix : il est resté en France.

Incorporation de force et arrestation

Le 18 février 1943, j'ai été appelé au Service du travail (*Reichsarbeitsdienst*) et j'ai passé

trois mois à Gerwisch-bei-Magdeburg. Dès la fin du RAD, et après une permission de dix jours, j'ai été incorporé dans la *Wehrmacht*. J'ai ressenti cette incorporation, au plus profond de moi-même, comme une vraie catastrophe.

Je suis donc arrivé, le 23 mai 1943, à Hoexter-an-der-Weser, dans un bataillon du Génie, *Pionier Ersatz Bataillon 26*. Nous étions neuf Alsaciens dans la compagnie, mais je n'ai pas eu le temps de faire vraiment connaissance avec eux. En effet, dans l'attestation qui m'a été communiquée, après la guerre, par le WAST (Service des statistiques de la *Wehrmacht*) on peut lire qu'en date du 1^{er} juin 1943 - donc après huit jours de caserne - j'ai été muté de la *Stammkompanie* à la *Marschkompanie*. En réalité, ce jour-là, j'ai été arrêté dans la caserne et transféré à la prison du Tribunal militaire de Berlin (*Untersuchungshaft*).

J'ai deviné tout de suite les raisons de mon arrestation. Lors de mon incorporation, j'avais oublié de laisser la clé à la valise qui contenait mes habits civils et qui devait être



Roulantes du « *Nationalsozialistische Volkswohlfahrt* » (aide sociale nationale-socialiste) destinées au rivataillement des Alsaciens évacués arrivant en gare de Strasbourg (*Straßburger Neueste Nachrichten* du 10.08.1940). (Coll. particulière)



retournée à la maison. C'était une petite clé plate que j'ai introduite dans la première lettre que j'ai envoyée à mes parents. Cette lettre, avec la clé à l'intérieur, a dû attirer l'attention des services de contrôle et a certainement été ouverte. Le texte de la lettre n'a pas pu plaire aux autorités de contrôle. En effet, j'avais écrit, en français, qu'en aucun cas je ne me battrais contre ma propre patrie et dans les rangs de ses ennemis. J'étais persuadé que c'étaient là les raisons de mon incarcération.

Un matin, deux grands gaillards en civil - des gens de la Gestapo - m'ont tiré brutalement de ma cellule pour m'amener devant un tribunal. Tous les juges étaient en tenue militaire. J'ai été accueilli de la façon la plus charmante par le Président: „*Sie sind ein gemeiner Drecksack und überhaupt nicht würdig in der Wehrmacht zu dienen!*“ («Vous êtes un salopard de la pire espèce et vous ne méritez pas de servir dans la *Wehrmacht!*»). Ma réponse ne s'est pas fait attendre: „*Schicken Sie mich nach Hause, Herr Richter*“ («Renvoyez-moi à la maison, Monsieur le Juge»). L'un des gaillards qui m'avaient amené au tribunal me flanqua alors un violent coup de poing dans

la figure, sur la joue droite. Je l'ai regardé en face et je lui ai déclaré: «Si tu m'avais fait ça à Strasbourg, j'aurais répliqué!». Aussitôt, j'ai attrapé un second coup, cette fois c'était sur la joue gauche, et je me suis écroulé, assommé, à moitié étourdi. J'ai entendu l'un des officiers crier: „*Schert mir diesen Kerl raus!*“ («Sortez-moi ce type!»). Je me suis retrouvé dans la cellule, la figure contusionnée, la bouche en sang et plusieurs dents cassées.

A la prison militaire de Berlin

Le lendemain, j'ai été transféré dans un camp rattaché à la prison militaire. Là, j'ai côtoyé des déserteurs en instance de jugement, mais aussi des condamnés à mort, surtout des Polonais.

Au bout de quelques jours, j'ai été accosté par un militaire en tenue d'officier, portant un crucifix sur le côté gauche de sa veste. Il m'a emmené dans un bâtiment annexe. J'ai reconnu en lui un prêtre et je croyais qu'il était venu pour une ultime visite avant mon exécution. J'étais persuadé que ma dernière heure était venue et j'ai commencé à pleurer, saisi par une peur soudaine et incontrôlée.



«Pourquoi pleurez-vous? me dit-il. Vous n'êtes pas encore condamné. Je suis prêtre et je veux vous aider à prier.

- Vous êtes vraiment prêtre?» lui ai-je demandé, car je voyais des pièges partout. Alors, il a sorti un livre de prières de sa poche: «Oui, je suis un prêtre catholique et je viens soutenir par la prière tous les prisonniers, les internés, les condamnés».

Il m'a demandé les raisons de mon incarcération et je lui ai tout raconté: mon enrôlement dans l'Armée française, ma captivité par les Allemands, mon séjour dans les deux camps de prisonniers. Je lui ai parlé également de la lettre que j'avais envoyée à mes parents dès mon incorporation en lui expliquant combien il était difficile pour moi de me battre contre ma patrie alors que des membres de ma famille, un frère notamment, demeuraient en France.

Il m'a écouté en silence, puis il a trouvé des paroles de consolation et m'a donné le texte d'une prière: «Il faut réciter cette prière tous les jours, elle va vous aider à vous en sortir,

elle vous protégera et vous retrouverez votre *Heimat*, sain et sauf après la guerre. Si vous êtes en danger, récitez cinq fois le Notre-Père et relisez toujours cette prière».

Bientôt je savais cette prière par cœur et je la sais encore aujourd'hui. C'est devenu la prière pour toute ma vie.

Cet aumônier m'a visité plusieurs fois. Un jour, il m'a demandé mon métier.

«A quoi bon? lui ai-je répondu. De toute façon, je serai condamné.

- Je pourrais peut-être vous faire sortir de ce camp pour travailler.

- Je vais y réfléchir», lui ai-je déclaré.

A la visite suivante, il m'a de nouveau pris à part et a commencé à parler politique: «Vous croyez que la guerre va encore durer longtemps?

- Comment voulez-vous que je vous réponde? Ici, nous ne sommes au courant de rien.

- L'Allemagne commence à construire des abris antiaériens (*Luftschutzkeller*). C'est mauvais signe. Non?».

Je commençais à me méfier. Voulait-il me



mettre à l'épreuve? Était-ce vraiment un prêtre ou était-ce un espion de la police? Puis, changeant brusquement de ton et de sujet, il me proposa de me confesser et de recevoir la communion. Mon cœur s'arrêta de battre: «Pourquoi me proposez-vous cela? lui ai-je demandé, tremblant de peur. Suis-je condamné? Va-t-on m'exécuter?». Mais il me rassura et m'amena dans la chapelle de la prison. Là, je compris qu'il était vraiment un prêtre. De nouveau, il me demanda mon métier. Quand il apprit que j'étais maçon, il parut très intéressé: «Maçon? Mais c'est très bien! Ils sont justement en train d'aménager une galerie souterraine reliant la prison à l'extérieur des murs, un couloir souterrain en maçonnerie pour les officiers et les gardiens. Alors, vous vous décidez?».

C'est ainsi que j'ai été réquisitionné pour travailler à l'aménagement du *Luftschutzgang*.

Maçon à Berlin

Dès la première journée, j'avais fait mes preuves: on m'a reconnu comme maçon hautement qualifié et on m'a confié un poste de responsabilité. Le lendemain matin, vers

dix heures, j'ai ressenti un brusque accès de faiblesse et de grande fatigue et je me suis laissé tomber à terre.

Le chef de chantier, un civil polonais, accourut pour m'aider à me relever et je l'ai entendu dire aux travailleurs qui nous entouraient: «Pour une fois que j'ai un bon maçon, voilà qu'il me claque entre les mains!».

Il s'est occupé de mon transport à l'infirmerie de la prison militaire et a alerté l'adjudant de la compagnie qui assurait la surveillance des lieux. Celui-ci est venu me voir et quand il eut appris ce qui s'était passé, il a fait venir le médecin de la prison. Celui-ci, après m'avoir ausculté, a voulu connaître les raisons de mon incarcération. Cet homme m'inspirait confiance et je lui ai raconté mon passé militaire, jusqu'à ma réquisition récente pour l'aménagement de la galerie souterraine: «Je suis maçon, ai-je conclu, j'aime mon métier, mais avec ce qu'on m'a donné à manger dans les dernières semaines, impossible de tenir le coup». Alors, il m'a prescrit huit jours de repos avec nourriture décente. Puis j'ai réintégré l'équipe des maçons.



Je me suis lié d'amitié avec le chef de chantier et, grâce à lui, j'ai pu faire sortir des lettres à destination de ma fiancée A. Celle-ci me répondait par la même filière. Par ailleurs, j'ai entretenu parallèlement une correspondance avec ma famille selon la procédure „*Soldat auf Reise*“ («soldat en déplacement»). Car, bien que travailleur responsable, j'étais toujours considéré comme un interné parmi d'autres et, chaque soir, nous étions ramenés à la prison militaire par des soldats armés de mitraillettes.

Au bout de quatre mois, le chantier était achevé. Il était d'ailleurs grand temps, car les bombardements s'intensifiaient et la ville de Berlin était visée régulièrement. C'est alors que le prêtre a repris contact avec moi: «Le chantier est fini, je ne peux plus vous retenir ici, me déclara-t-il. Mais j'ai réussi à vous faire affecter en Hollande. Vous serez sous la responsabilité de mon frère. Il est capitaine. Essayez de ne pas vous attirer de nouveaux ennemis, car je ne pourrais plus rien pour vous».

Vraiment, je peux remercier le Ciel d'avoir trouvé cet homme sur mon chemin: il a été

mon protecteur et m'a sans doute sauvé d'une terrible condamnation.

En Hollande

Je suis donc arrivé à Nimègue en octobre 1943 et j'ai été affecté à la *Maschinengewehr Kompanie* (compagnie des mitrailleurs) du *Ersatz und Ausbildungsbataillon 365* (Bataillon de réserve et d'instruction). C'est ainsi que j'ai commencé mes classes après huit mois de présence à l'armée. La formation a été rude, mais la nourriture était relativement bonne.

Dès les premiers jours, j'ai retrouvé deux camarades qui avaient été incorporés avec moi au mois de mai à Hoexter: M., de Zinswiller, et J., de Gumbrechtshoffen.

Ils avaient fini leurs classes et étaient affectés tous les deux au bureau du bataillon.

«Nous savions que tu allais venir» m'ont-ils déclaré. En effet, ils avaient vu mon nom dans la liste des nouveaux arrivants.



La MG 34, version améliorée de la MG 30, est la mitrailleuse standard de l'Armée allemande. De fabrication difficile et ne supportant guère la boue et la poussière, elle est remplacée, par la suite, par la MG 42 (Musée de l'Abri, Hatten) (Photo N. Mengus)

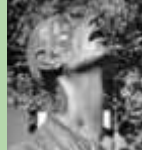
Ils ont eu également connaissance du dossier qui m'accompagnait. «Un fameux dossier» à leur avis. Mais ils ont réussi à faire disparaître les pièces compromettantes: «Ainsi, tu seras une recrue comme les autres! Et personne ne s'intéressera à toi, si tu ne te fais pas remarquer». Je me le tenais pour dit, mais je leur dois une fière chandelle, à ces deux!

Muté en Russie

Le 6 décembre 1943, j'ai été muté au *Marschbataillon* 95/8 (bataillon en ordre de marche pour combattre) et, à partir du 22 décembre, j'appartenais au *Grenadier Ersatz Bataillon* 365, muté à la 12^e compagnie du *Grenadier-Regiment* 280, stationné au front russe.

J'ai quitté avec quelques regrets la Hollande, mais je devais me rendre compte plus tard que cela avait été une chance pour moi. En effet, moins d'un an plus tard, se déroulaient dans la région de Nimègue de terribles combats lors de l'offensive aéroportée des Anglo-Américains sur Arnhem (septembre 1944).

Me voilà donc au front russe. Le 17 mars 1944, à l'est de Letolei, j'ai été légèrement



blessé par un éclat d'obus à un orteil du pied droit. La blessure n'était pas assez grave pour permettre un éloignement de la zone des combats. Soigné sur place, je n'ai pas quitté mon unité, mais j'ai eu droit à l'insigne des blessés de guerre.

Nommé caporal

A quelque temps de là, j'ai eu également droit aux galons de caporal. Et voici dans quelles circonstances... Ma compagnie se trouvait en première ligne dans la région de Witebsk et nous avions aménagé des nids de mitrailleuses près de la lisière d'une forêt, mais en terrain découvert. Chaque groupe comprenait de quatre à six hommes. Moi-même, j'ai été désigné comme premier tireur du douzième groupe de mitrailleuses lourdes. Le lieutenant est venu inspecter nos positions et nous a demandé de camoufler en vitesse nos mitrailleuses. Quand il fut parti, j'ai déconseillé à mes camarades de le faire: «Ce camouflage ne vaut rien, leur ai-je dit, il révèle nos positions et nous serons de parfaites cibles pour ceux d'en face».

Les autres groupes sont allés couper des branches et en ont recouvert leurs positions qui

ressemblaient bientôt à des espèces de buissons, toute une suite de haies apparaissait ainsi dans le paysage. Cela ne pouvait pas échapper aux observateurs de l'Armée Rouge toute proche. Bientôt, nous avons été vivement pris à partie par l'artillerie russe qui, bien renseignée, concentrait ses tirs sur les nids de mitrailleuses. Il y eut des blessés et des morts; la compagnie décimée dut décrocher et se réfugier dans la forêt. Mais ma position n'a pas été touchée et nous avons pu nous replier avec la mitrailleuse et les munitions.

Les pertes ont été évoquées plus tard au Poste de commandement où la Compagnie s'est retrouvée au repos après avoir été relevée. L'opportunité du camouflage a été discutée. Je ne sais pas ce qui s'était dit à l'Etat-Major du bataillon, mais j'ai été nommé caporal ce même jour.

Une embuscade

Quelques semaines plus tard, ma compagnie a été engagée dans la lutte contre les partisans, fort nombreux dans le secteur et bien armés. Le 27 avril 1944, nous avons eu avec eux un accrochage long et violent. Chez nous, les



Médaille des blessés.

(DR)



Un Landser.

(Dessin N. Mengus)

munitions commençaient à manquer. Alors, j'ai été envoyé à l'arrière avec trois autres soldats: nous devions nous rendre au *Tross* (Service du Train) et rapporter des munitions. Nous traversions un terrain vallonné couvert de buissons, quand nous sommes tombés dans une embuscade. Est-ce que les partisans s'étaient infiltrés dans nos lignes? Est-ce qu'ils nous avaient encerclés en nous coupant de nos arrières? Est-ce qu'avec mon groupe je m'étais écarté du bon chemin?

Je n'ai pas eu le temps de me poser ces questions. À la première rafale, je me suis jeté par terre et je n'ai plus bougé. J'étais blotti au creux d'un renflement et j'entendais les mitraillettes crépiter tout près. Est-ce que les Allemands ont rappliqué pour nous secourir? Mes compagnons étaient-ils morts dans l'embuscade? Je ne le saurai jamais. Puis le claquement des armes à feu semblait s'éloigner et enfin la fusillade s'arrêta. J'étais complètement isolé et je ne bougeais toujours pas.

Au bout d'un certain temps, j'ai entendu marcher dans les hautes herbes et j'ai vu deux hommes qui venaient dans ma direction.

C'étaient des partisans russes: je distinguais nettement l'étoile rouge sur leurs calots. Ils ne m'avaient pas encore repéré. Alors, je me suis dépêché d'arracher mon galon de caporal et de l'enfourer dans la terre. Puis j'ai crié: „*Franzuski! Franzuski!*“ et je me suis redressé, les mains levées au-dessus de ma tête. Les deux partisans ont couru vers moi, me menaçant de leurs mitraillettes. Mais ils n'ont pas tiré. Craignaient-ils de signaler leur présence aux soldats allemands qui les traquaient? Moi, je ne cessais de leur dire „*Franzuski! Franzuski!*“, mais eux appuyaient le canon de leur fusil dans mon dos et me poussaient vers la forêt en criant: „*Davai! Davai!*“.

Cela s'est passé le 27 avril 1944, vers 17 heures, dans la région de Witebsk. Je devais apprendre plus tard que c'était exactement le jour et l'heure où ma mère est décédée à Schirrhein.

Chez les partisans

Après un trajet relativement long, parcouru à vive allure, j'ai été conduit dans une cabane en bois. J'étais au quartier général des partisans! Après une courte attente, j'ai eu la visi-



te d'un officier, accompagné d'un jeune homme qui m'a accosté en parlant en alsacien. Puis il s'est mis à me parler en français. C'était Georges W., originaire de Bitschwiller-les-Thann dans le Haut-Rhin. Il me déclara qu'il avait 19 ans et qu'il avait déserté après huit jours de présence au front. Maintenant il parlait assez bien le russe. L'officier a laissé l'entretien se prolonger quelques minutes, puis il m'a tapé sur l'épaule en disant: „*Franzuski, Karatcho!*“ («Français, c'est bien!»). J'étais complètement rassuré. C'est alors que Georges W. m'a quitté. Je ne l'ai revu qu'après la guerre, à Bitschwiller-les-Thann. Il était marié à une Russe. Les deux époux sont maintenant décédés.

Après ce premier entretien, j'ai été conduit devant un commissaire politique. Je lui ai montré une fiche militaire qui me restait de l'armée française. Cette fiche, je l'avais emportée de chez moi pour faciliter ma desertion; j'avais réussi à la cacher pendant mon séjour à la prison militaire et je la portais toujours avec moi, cachée dans mes habits. Le commissaire avait à ses côtés un interprète polonais qui parlait le français aussi bien que

moi. Je lui ai dit qu'il y avait dans les rangs de l'Armée allemande beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains incorporés de force qui ne demandaient qu'à désertier dès que l'occasion se présenterait. Je lui fis part aussi de mon désir de combattre les Allemands aux côtés des partisans: «Mais pas dans ce secteur, leur ai-je fait comprendre, je ne voudrais pas tirer sur mes anciens camarades alsaciens ou lorrains».

C'est ainsi que j'ai été intégré dans l'armée des partisans et affecté à un autre secteur, ce qui n'était pas pour me déplaire. Je faisais partie d'un groupe d'environ huit cents combattants. Nous étions bien équipés et nous contrôlions un vaste territoire. Pendant un certain temps, il n'y eut ni ratissage, ni accrochage: la *Wehrmacht* nous redoutait et nous évitait.

«Libéré» par les *Waffen SS*

Tout allait bien jusqu'au jour où des unités de *Waffen SS* furent engagées contre nous. On avait décidé en haut lieu d'employer les grands moyens pour nettoyer le terrain.



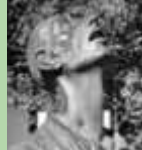
La bataille a duré près de dix jours: un feu nourri nous obligeait à reculer constamment et, finalement, nous étions complètement encerclés dans une forêt. Je savais que c'était la fin de notre groupe de partisans car comment aurions-nous pu résister à des combattants SS armés de mitrailleuses lourdes? Je voyais aussi la fin de ma vie toute proche et je ne pensais plus qu'à prier, toujours cette prière que m'avait donnée l'aumônier militaire dans la prison berlinoise.

Les combattants SS nous serraient de plus en plus, les détonations se rapprochaient, on entendait de tous côtés des rafales de mitrailleuses et des tirs de fusils mitrailleurs et de mitrailleuses. Les partisans ne savaient plus par où décrocher. À un moment donné, je me suis retrouvé isolé dans des sous-bois. Alors, j'ai abandonné mon fusil et mes cartouches, ne gardant que le sac à dos de couleur grisâtre dont tous les partisans étaient équipés pour le transport des munitions et de la nourriture. Puis j'ai couru me jeter à plat ventre derrière une souche d'arbre et j'ai fait le mort, alors que les claquements d'armes automatiques se rapprochaient toujours. Peu

à peu, les coups de feu devenaient plus rares. Entre les détonations, j'ai entendu des commandements et des appels en allemand. Les *Waffen SS* ratissaient le terrain et abattaient les partisans qu'ils débusquaient: ils ne faisaient pas de prisonniers.

Soudain, j'ai vu plusieurs *Waffen SS* qui se dirigeaient vers la souche où j'étais planqué. Ils étaient armés de mitraillettes. Alors, j'ai appelé de toutes mes forces: „*Deutsche Kameraden! Deutsche Kameraden!*“ et j'ai agité ma main de derrière la souche tout en gardant mon corps à l'abri.

«Si une rafale part trop vite, ai-je pensé, je préfère qu'elle me blesse à la main ou qu'elle m'emporte un doigt, plutôt que de m'atteindre à la tête ou de me trouer la poitrine!». Mais les Allemands se sont rapprochés de plus en plus, pointant leurs armes dans ma direction. L'un d'eux contourna la souche et, voyant mon uniforme, s'exclama: „*Was? Ein Landser? Nicht möglich!*“ («Quoi? Un troufion? Pas possible!»). J'ai appris plus tard que les *Waffen SS* employaient souvent ce terme de *Landsers* pour désigner péjorativement un



simple soldat de la *Wehrmacht*.

Alors, je me suis relevé et, voyant que j'étais désarmé, les Allemands m'ont fait signe d'avancer. J'ai fait quelques pas et je me suis écroulé devant eux. Une ambulance est arrivée avec un officier à bord: «Etes-vous blessé? m'a-t-il demandé.

- Non, mais complètement épuisé, j'ai faim et j'ai soif».

Il est vrai que j'étais au bord de l'épuisement, affamé et assoiffé, mais j'avais surtout la peur au ventre et c'est cette peur, de même qu'une forte émotion, qui me faisaient vaciller sur mes jambes.

Premier interrogatoire

L'officier m'a fait monter dans l'ambulance. Celle-ci m'a conduit au poste de commandement qui se trouvait dans un fortin (*Gefechtsbunker*). Là, je compris que les troupes allemandes qui combattaient les partisans appartenaient aux forces spéciales de la police militaire. Dans le *Bunker* on m'a donné à manger et à boire. J'étais complètement isolé parmi les Allemands, ce qui n'était pas pour me déplaire: je ne risquais pas d'être reconnu,

personne ne pouvait contredire ce que je racontais. S'il y avait eu d'autres Alsaciens dans mon groupe de partisans, des contradictions seraient apparues au cours des interrogatoires et la Police militaire aurait vite découvert notre désertion, ce qui signifiait l'exécution immédiate.

L'interrogatoire devait d'ailleurs commencer immédiatement sur place. Il était cinq heures du soir. Alors, j'ai supplié l'officier: «Pas ce soir s'il vous plaît! Je suis fourbu, je suis encore sous le choc après cette bataille. J'ai de la peine à parler, je ne trouve pas les mots. Demain, ça ira mieux».

J'ai eu de la chance, l'officier s'est montré compréhensif. Il est vrai que je n'avais pas de peine à simuler un total épuisement: j'étais vraiment exténué, je devais avoir l'air hagard et je tremblais de tous mes membres. En tout cas, j'ai pu dormir sur place et j'ai mis la nuit à profit pour préparer mon interrogatoire.

Le lendemain, très tôt, on m'a fait monter dans une auto tout-terrain (genre Jeep) et j'ai été transporté à l'arrière dans un camp com-



Une *Kübelwagen*, la jeep allemande.
(Musée de l'Abri, Hatten). (photo N. Mengus)



posé de plusieurs baraques toutes neuves. On voyait partout des officiers SS en longs manteaux. C'est finalement un *Major*, un petit barbu, assez âgé et grisonnant, qui m'a interrogé: «Racontez-moi un peu. Comment avez-vous été capturé?».

Je lui ai raconté comment notre groupe était tombé dans une embuscade tendue par les partisans et comment je me suis retrouvé prisonnier des partisans. « Je me suis retrouvé séparé de mes camarades et j'ai été contraint de suivre une bande de partisans à travers la forêt».

Il était bien obligé de me croire: il n'y avait pas de témoins de mon séjour chez les partisans. Et, changeant de sujet, il me demanda soudain: „*Was sind Sie für ein Landsmann?*» («Vous êtes originaire de quelle région?»)
- *Aus dem Gau Oberrhein*“.

J'ai employé délibérément la terminologie nazie pour désigner la division administrative qui regroupait l'Alsace et le pays de Bade: le *Gau Oberrhein*. Mais lui insistait: „*Aus dem Oberrhein?* Mais d'où exactement?

- Je viens des environs de Haguenau, lui ai-je répliqué.

- Haguenau en Alsace! Tiens, tiens! Je connais... Mais alors, vous aurez pu vous faire passer pour Français».

J'ai protesté énergiquement: «Je suis soldat allemand! Les soldats de la *Wehrmacht* sont mes camarades!

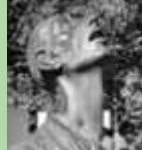
- Vous savez, en général, les partisans russes ne font pas de prisonniers. Ils liquident tous les soldats allemands qui tombent entre leurs mains.

- Ils m'ont obligé à porter des caisses de munitions à longueur de journée. Peut-être qu'ils m'auraient descendu s'ils n'avaient plus eu besoin de moi.

- Alors vous reconnaissez que vous avez porté des munitions pour nos ennemis, des munitions pour tuer vos camarades allemands».

L'entretien devint de plus en plus délicat et j'essayais de me défendre de mon mieux:

«Je ne pouvais pas faire autrement, je voulais sauver ma vie. J'attendais un contact avec l'Armée allemande pour me sauver. Mais, pendant mon séjour chez les partisans, le



groupe qui me retenait n'a participé à aucun accrochage, jusqu'au jour où ils ont été encerclés. Là, j'ai réussi à me cacher. Je me suis débarrassé de mes munitions en les enfouissant en terre et j'attendais un moment favorable pour m'échapper.

- Et, bien sûr, il faut vous croire sur parole», me déclara-t-il sournoisement.

J'ai haussé les épaules d'un air d'impuissance: «Je ne peux rien prouver! Mais c'est la vérité, je vous jure que c'est la vérité!».

L'entretien était terminé et j'étais tranquille pour le moment. On m'a installé un lit de camp près de l'infirmerie et à tout moment l'infirmier venait s'entretenir avec moi. Avait-il reçu l'ordre de m'espionner ou de me faire parler? Je restais très prudent, mais mon passé militaire ne cessait de me hanter.

«Pourvu que la police militaire ne fasse pas d'enquête sur mon comportement anti-allemand lors de mon incorporation à Hoexter, ai-je pensé. Pourvu qu'on ne retrouve pas trace de mon séjour à la prison militaire de Berlin!».

Pour l'instant, je n'étais en possession d'aucun papier militaire mentionnant quoi que ce soit et, bien sûr, je m'étais bien gardé d'évoquer ces «incidents». D'ailleurs, jamais je n'avais mis quelqu'un dans la confidence, ni mes camarades alsaciens que j'avais côtoyés soit à Nimègue, soit au front russe, ni les partisans lors de ma désertion, ni Georges W. que j'avais brièvement rencontré au premier jour chez les partisans.

A l'hôpital militaire

Après trois jours, l'infirmier me dit: «Harter, tu as de la chance! Dans trois jours tu partiras en permission... et pour trois semaines. Autrefois, c'était une grande fête lorsqu'un prisonnier de guerre était libéré. Quand il rentrait à la maison, on l'accueillait avec tambours et trompettes».

J'attendais bien sûr, secrètement et avec quelle impatience, ce jour de mon retour. Pourtant, je n'ai manifesté aucune joie bruyante, ne voulant pas me départir de la grande lassitude qui m'accablait. Mais je n'ai pas eu de chance: deux jours plus tard, j'étais malade! Une forte fièvre me clouait au lit. L'infirmier



n'en revenait pas : « Harter, ne fais pas l'idiot ! On ne tombe pas malade si on a une permission de trois semaines ! ».

Mais le thermomètre indiquait 41°C et tout mon corps commençait à se couvrir de pustules rouges, comme des brûlures d'orties, qui provoquaient d'horribles démangeaisons. „*Du hast Fleckfieber!* Tu as de l'urticaire !, me déclara-t-il. Il faut t'hospitaliser. Je vais appeler l'ambulance ».

C'est ainsi que je me suis retrouvé, le lendemain, à l'hôpital militaire de Minsk. Pendant neuf jours, j'étais entre la vie et la mort. Et, là encore, la prière de l'aumônier de Berlin m'a beaucoup aidé. Mais le front russe se rapprochait considérablement et le *Lazarett* a été évacué. Les malades et les blessés ont été transférés à Sagan, en Haute-Silésie. J'y ai séjourné pendant plusieurs semaines qui ont passé assez vite. Grâce aux journaux et à la radio, nous étions relativement bien informés sur l'évolution du front qui, malgré « d'habiles retraites » et des « pertes considérables infligées aux ennemis », ne cessait « d'être rectifiée ». Bref, tout le monde comprenait que l'avance des Alliés était inexorable. Je

savais que les Américains se trouvaient déjà en Lorraine.

La permission de la dernière chance

Alors, j'ai commencé à m'impatienter : je voulais être chez moi avant la Libération. C'est pourquoi j'ai voulu m'informer auprès du médecin-chef au sujet de la permission qui m'avait été accordée avant ma maladie. « Lors de ma libération de chez les partisans, on m'avait accordé une permission de trois semaines et je n'ai pas pu en bénéficier à cause de ma maladie. Pourrai-je avoir cette permission maintenant ?

- *Selbstverständlich, mein Junge!* Bien sûr jeune homme ! Vous avez droit à votre permission, mais je ne peux pas vous envoyer en Alsace. Les Américains sont à Metz ».

J'avais prévu ce problème et ma réplique était prête également : « C'est pas de chance, mais je comprends, *Herr Stabarzt*. Alors envoyez-moi au Pays de Bade, j'ai de la famille à Greffern, *Wieselstrasse N. 9, Familie Z.* ».

En effet, mon arrière-grand-père avait habité Greffern et je connaissais le nom de son



épouse. Après la guerre, je me suis renseigné: la *Wieselstrasse* (rue de la Belette) n'existait pas à Greffern, mais le nom de Z. y était assez répandu. En tout cas, le procédé a marché et j'ai eu mes trois semaines de permission de convalescence à Greffern. Mais une nouvelle complication allait surgir! Deux jours avant mon départ prévu, on me fit savoir que la Gestapo m'attendait pour un interrogatoire. Cette nouvelle me jeta dans une profonde angoisse: l'idée de devoir affronter la Gestapo m'a donné des sueurs froides et j'ai envisagé les pires éventualités. «Qu'est-ce qu'on me veut encore? Y a-t-il du nouveau? Ont-ils découvert des témoins de ma désertion ou de mon séjour chez les partisans? Mon «passé» militaire est-il remonté à la surface?».

Dernier interrogatoire

On m'a de nouveau conduit dans un camp annexe: quelques baraques entourées d'une haute clôture. Là, j'ai rencontré un militaire qui m'a déclaré être originaire d'Oberhoffen: «Alors, on est presque voisin, lui ai-je dit, moi je suis de Schirrhein.

- Tu étais prisonnier des Russes, me demanda-t-il? Tous les prisonniers libérés doivent passer un interrogatoire ici avant de pouvoir partir en permission. Pour moi, c'est fait et demain je partirai en permission, mais pas pour Oberhoffen».

Je connaissais pas mal de gens d'Oberhoffen, mais sa tête ne me disait absolument rien. Je ne lui ai pas demandé où il se rendait et, bien sûr, je ne lui ai rien dit de mes projets, car j'ai toujours gardé comme principe de ne faire de confidences à personne. Je n'ai plus jamais revu cet homme.

Dans la même semaine, j'ai été interrogé par un officier de la Police secrète. Il m'a demandé de lui raconter une nouvelle fois les circonstances de ma capture et comment j'avais vécu mon temps avec les partisans. Je me suis mis au garde-à-vous et je me suis adressé à lui fort poliment, d'une voix blanche, comme si j'avais du mal à m'exprimer: «Je vous en supplie! J'ai déjà tout raconté lors d'un premier interrogatoire, après ma libération. Je relève d'une grave maladie: pendant plusieurs jours, j'ai été entre la vie et la mort à



l'hôpital de Minsk. Je ne me souviens plus très bien de mes jours de maladie, encore moins de ce qui s'est passé avant. Le docteur m'a dit qu'avec quelques semaines de repos ça ira mieux. Mais maintenant, vraiment, je n'en peux plus. Mais je suis sûr d'une chose, lors de ma libération, on m'a longuement interrogé et j'ai raconté tout ce que je savais. Je le jure».

Alors il me fit asseoir et m'offrit une cigarette que j'ai acceptée en le remerciant. Puis il s'est concentré sur le dossier étalé sur la table, devant lui. Il l'a feuilleté en silence. C'était mon dossier médical transmis par l'hôpital. J'attendais en silence et la même anxiété revenait de nouveau.

«Est-ce que cet officier a d'autres informations à mon sujet? Est-ce qu'il est en possession de renseignements qui me compromettent?».

Mais mon dossier médical devait être solide et ma mine décomposée faisait le reste; il est vrai que je n'avais pas beaucoup d'effort à faire pour avoir une figure souffreteuse. Tout se

passa bien: «Allez! On vous laissera tranquille maintenant, me dit-il en souriant. Vous pouvez partir en permission. Profitez-en, vous l'avez méritée!».

Je l'ai remercié et après le salut réglementaire, j'ai quitté le bureau, le cœur soulagé: j'étais sorti des griffes de la Gestapo et j'ai pensé: «Le Hartersepp, vous ne le reverrez plus!».

J'avais donc ma permission en poche: l'autorisation de me rendre à Greffern, dans le Pays de Bade. Et c'est ainsi que je suis arrivé en train jusqu'à Karlsruhe. Je connaissais bien la gare centrale de Karlsruhe (*Hauptbahnhof*), car j'avais travaillé dans cette ville, en 1942, en tant que maçon, avec l'entreprise P. R. Dès mon arrivée, je me suis rendu au Buffet de la Gare et là, au comptoir, j'ai entendu deux cheminots qui s'entretenaient en alsacien. L'un des deux s'est éloigné et j'ai lié conversation avec celui qui est resté. Il s'appelait H. et habitait Haguenau. J'ai voulu me renseigner sur l'horaire des trains se rendant en Alsace. Il a tout de suite compris où je voulais en venir: «Je sais que les permissions pour l'Alsace



sont supprimées, mais tu n'es pas le premier que j'aide à traverser le Rhin».

Le retour

Alors, je me suis confié à lui et je lui ai fait part de mon intention de me rendre à Schirrhein, alors que la destination mentionnée sur ma permission était Greffern. «Tu as de la chance, me déclara-t-il, un train de voyageurs en partance pour Haguenau attend sur la voie N° 1. C'est le dernier train de la journée. Le mécanicien est déjà dans la locomotive. Nous faisons toujours le trajet ensemble. Tu lui diras que tu viens de ma part. Il connaît la combine. Mais attention ne monte pas du côté du quai!».

Il faisait nuit noire. A la faveur de l'obscurité, j'ai contourné le train et je suis monté sur le marche-pied de la locomotive. Tout s'est passé comme convenu: le mécanicien m'a tendu la main pour me faire grimper dans la cabine de conduite. «Enlève vite ton manteau», m'a-t-il dit tout d'abord. Je m'en suis débarrassé aussitôt et j'ai revêtu une veste de cheminot qu'il m'a tendue. Quant au manteau militaire, je l'ai jeté dans le foyer incan-

descent. Puis le mécanicien m'a mis entre les mains une pelle qui devait servir à alimenter le feu de la chaudière et m'a noirci la figure avec de la poussière de charbon: «Comme ça, tu as l'air d'un vrai cheminot», m'a-t-il déclaré en blaguant.

En effet, j'étais noir comme un ramoneur. Après dix-minutes, H. nous a rejoint et, peu après, le train a démarré lentement. J'avais envie de pleurer de joie et de prier à haute voix, car la prière m'avait aidé à tenir le coup.

Pendant le trajet, les deux cheminots m'ont questionné sur ma vie militaire. Alors, je leur ai tout raconté, mon arrestation pour attitude anti-allemande, mon incarcération à Berlin, ma captivité par les Russes, mon séjour chez les partisans, ma «libération» par les SS, mon hospitalisation et, pour finir, la permission de la dernière chance. Entre temps, le train approchait de ma destination. Après la traversée de Soufflenheim, j'ai remercié une dernière fois les deux compagnons qui m'avaient sauvé d'une situation fort compliquée. Je leur ai promis de venir les voir à Haguenau après la guerre et je n'ai pas manqué de le faire. Malheureusement, dans les années cin-



quante, les deux ont péri dans un accident de la circulation. Je n'oublierai jamais leur courage et le service qu'ils m'ont rendu.

A la hauteur de Schirrhoffen, je leur ai demandé de ralentir l'allure du train. Je connaissais un endroit où le remblai était peu élevé. J'ai sauté du convoi en marche et j'ai roulé dans un fossé à moitié rempli d'eau. Dix minutes plus tard, j'ai frappé à la porte de mes futurs beaux-parents qui habitaient non loin de la voie ferrée. Il devait être près de minuit.

Mon futur beau-père m'a ouvert et a eu du mal à me reconnaître avec ma veste de cheminot et ma figure noircie. Mon arrivée imprévue a plongé toute la maison dans une panique totale: ma fiancée ainsi que ses parents n'en revenaient pas, secoués par l'émotion.

La première chose que j'appris, ce fut le récent passage de Louis, le frère de ma fiancée. Il avait également bénéficié d'une permission de convalescence et il était reparti à l'armée. Si j'étais arrivé huit jours plus tôt, Louis n'aurait pas rejoint son unité: je l'aurais persuadé de désertier, si près de la Libéra-

tion. Hélas, il ne reviendra plus de la tourmente et sera déclaré disparu.

Première libération

Pour moi, le danger n'était pas encore passé: la progression des Américains a été retardée par une forte résistance de l'Armée allemande dans la forêt de Gries, près de Bischwiller. Ainsi, j'ai dû rester caché, une quinzaine de jours, chez mes futurs beaux-parents. Puis les villages de Schirrhein et Schirrhoffen eurent à subir plusieurs bombardements nocturnes.

Pendant ces tirs d'artillerie, nous allions nous réfugier dans un *Bunker* de la Ligne Maginot érigé à proximité et assez grand pour accueillir plusieurs familles. Les combats se rapprochaient. Le 10 décembre, j'ai voulu risquer un coup d'œil hors du *Bunker* et je vis, à trente mètres devant moi, un militaire allemand qui marchait sur la voie ferrée. Je me suis adressé à lui: «Alors, ça barde là-haut?» La réponse fut cinglante: „*Du kannst ja hingehen ! Ich hau ab!*“ («Tu n'as qu'à y aller! Moi, je fiche le camp!»).



Il appartenait certainement à une unité taillée en pièces et cherchait son salut dans la fuite. Dans la nuit, les tirs d'artillerie redoublaient de violence. Puis nous avons vu des groupes de soldats allemands fuyant à travers le Ried, de l'autre côté de la voie de chemin de fer. Tout le monde manifestait sa joie, pensant que le cauchemar de la guerre était enfin passé.

Nouveau départ

Mais la joie a été de courte durée. Dès les premiers jours du mois de janvier 1945, des réfugiés sont arrivés des villages voisins: les Allemands avaient traversé le Rhin et établissaient des têtes de pont à quelques kilomètres de chez nous. Et la mauvaise nouvelle est arrivée: les Américains allaient évacuer la région. Pour moi, il n'y avait pas à hésiter; j'ai fait ma valise et je suis parti en vélo en direction des Vosges, avec mon cousin Lucien M., déserteur comme moi.

Ma fiancée aurait voulu nous accompagner, mais sa mère était d'un avis contraire. Elle devait d'ailleurs le regretter, car la famille, de nouveau, a dû se réfugier dans le *Bunker*

pour vivre dans l'inconfort pendant huit semaines. Quant à moi, je n'avais qu'une idée en tête: m'éloigner le plus possible de l'Armée allemande.

Avec mon cousin Lucien, j'ai roulé jusqu'à Schirmeck où nous avons été arrêtés par un barrage de la Gendarmerie française. Comme nous n'avions pas de papiers, ils nous ont refoulés. Nous nous sommes défendus: «Nous sommes des déserteurs de l'Armée allemande!

- Revenez avec des papiers en règle! Encore heureux qu'on ne vous coffre pas!».

Nous étions scandalisés, mais nous devions rebrousser chemin. Lucien avait un oncle boulanger à Mutzig et c'est là que nous nous sommes rendus. Mais ce boulanger avait déjà accueilli une famille de réfugiés strasbourgeois dans sa maison et la place manquait.

Alors je suis allé à la mairie de Molsheim et j'ai exposé ma situation. Le député Meck, maire de la ville, s'est occupé personnellement de mon cas: «Allez donc à l'hôpital de la ville, ils ont besoin d'aides avec l'arrivée de tous ces réfugiés». Il m'a également donné



50 marks au titre du secours français, pour subvenir à mes premiers besoins.

A l'hôpital de Molsheim

Sur sa recommandation, je me suis donc présenté à l'hôpital de Molsheim et j'ai été embauché comme homme de service et commissionnaire, nourri et... logé dans une pièce qui servait pour les opérations bénignes. Je m'entendais à merveille avec la sœur supérieure, Sœur Pancrace, et je lui rendais service de mon mieux.

On m'a délivré un laissez-passer pour circuler en ville et dans les environs. Je me rappelle qu'un jour, on m'a dépêché en catastrophe chez la sage-femme d'Avolsheim pour la ramener d'urgence à l'hôpital. J'étais souvent en contact avec les gens de la mairie et avec la gendarmerie locale. L'adjutant-chef M. m'a même proposé un engagement dans la gendarmerie. Mais Sœur Pancrace, à qui je m'étais confié, m'en a dissuadé: «Tu as connu assez d'aventures, me dit-elle, rentre d'abord chez toi».

Et ma fiancée m'a déclaré, plus tard, que jamais elle n'aurait épousé un gendarme.

Retour définitif

Entre-temps, l'Alsace du Nord a été complètement libérée et je pouvais rentrer dans mon village. Mais un nouveau problème allait se poser: les pneus de ma bicyclette étaient complètement usés! Je me suis de nouveau rendu à la mairie et, grâce au député Meck, j'ai obtenu un Bon pour équiper mon vélo: «Il faut que tu arrives jusqu'à Schiltigheim, me déclara-t-il. C'est un magasin de Schiltigheim qui fournira les pneus. Un certain monsieur F.». Je suis arrivé sans encombre à Schiltigheim et le monsieur F. concerné était le frère de notre curé!

De retour chez moi, j'ai été frappé par les nombreuses destructions occasionnées par les combats de la Libération: le village était en ruines. Avec ma fiancée, j'ai refait un voyage à Molsheim, trois jours avant notre mariage. J'ai voulu la présenter à Sœur Pancrace. Celle-ci nous a accueillis fort chaleureusement et, quand nous avons pris congé, elle m'a remis trois bouteilles d'huile en



remerciement des services rendus. C'était un cadeau royal, car les cartes de rationnement étaient toujours en vigueur.

Près de soixante années ont passé depuis ces événements. Mais ils sont pour toujours imprégnés douloureusement dans ma mémoire. Des cauchemars troublent souvent mon sommeil : ainsi, je ne suis pas encore arrivé à me débarrasser de la peur qui m'étreignait quand j'attendais ma condamnation dans la cellule de la prison militaire. Dans mes rêves, je ressens toujours l'angoisse que j'éprouvais quand les partisans m'enfonçaient le canon de leurs mitraillettes dans le dos, quand les SS pointaient leurs armes vers moi, quand l'officier de la Gestapo me fixait de son regard glacial. Il m'arrive alors de me réveiller en sursaut, anxieux et saisi par la panique».